

Keynote Speech II

L'EXPANSION DES LITTÉRATURES D'EXPRESSION FRANÇAISE DANS LES PAYS DU SUD-EST DE L'EUROPE

par Alain Vuillemin

Professeur Emérite de l'Université d'Artois

Laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs » de l'université Paris-Est

Abstract: *The history of the French language literatures written in the South-East of Europe is very little known. These literatures have appeared in successive stages since the end of the 18-th century, as the Ottoman Empire's borders were receding from Europe. The use of French unites these emerging literatures, while the diversity of geographical situations, historical circumstances and cultural references separates them. We will try to retrace the expansion of those literatures in a few great steps, from the beginning of the 18-th century until the beginning of the 21-st, and to point out the main characteristics of each period. Historical events have at large determined the circumstances in which they appeared, subsequently synchronised themselves with the rest and finally evolved towards a literature of confession, and after 1989-1990, are remaking themselves in times of transition, to an uncertain future.*

KEY Words: *French Language - Literature - Southeast European- Ottoman Empire - Austria-Hungary - Balkan countries - Between Two Wars - Cold War era - post-totalitarian transition*

Résumé :

L'histoire des littératures en langue française au sud-est de l'Europe est très mal connue. Ces littératures se sont constituées par étapes successives, dès la fin du XVII^e siècle, au fur et à mesure que les frontières de l'empire ottoman ont reculé en Europe. L'usage de la langue française les unit. La diversité des situations géographiques, des circonstances historiques et des références culturelles les distinguent. On s'efforcera de retracer l'expansion de ces littératures à très grands traits, du début du XVIII^e siècle au commencement de ce XXI^e siècle, en essayant d'en dégager par périodes les principales caractéristiques. Les événements historiques ont en effet largement déterminé les conditions dans lesquelles elles ont surgi, puis comment elles ont tenté de se synchroniser et d'évoluer ensuite vers une littérature de témoignage, et enfin la manière dont, depuis 1989-1990, elles se cherchent en des temps de transition vers un avenir incertain.

Mots-clés : *Langue française – Littérature – Europe du Sud-Est – Empire ottoman – Autriche-Hongrie – Pays Balkaniques – Entre deux guerres – Guerre Froide – Transition post-totalitaire*

Les littératures d'expression française ont commencé à naître en Europe centrale et orientale au début du XVIII^e siècle, favorisées par la pénétration antérieure de la langue française en ces régions, au sud-est de l'Europe. Dès le

moyen-âge, en effet, en raison des croisades, le français, la *lingua franca*, la « langue franque », était devenu avec le vénitien une des deux langues du commerce international qui étaient pratiquées autour du bassin méditerranéen. La création de nombreux fiefs latins en Orient, le royaume de Jérusalem en 1098, le royaume de Chypre en 1192, l'Empire Latin de Constantinople en 1204, y contribua. Le dernier de ces États Latins d'Orient¹, le duché de Naxos dans les Cyclades, ne disparaîtra qu'au XVI^e siècle, en 1566. Entretemps, dès 1536, le roi de France, François I^{er}² avait signé avec le sultan Soliman I^{er} le Magnifique³ des « capitulations », des traités de commerce qui conféraient aux Français le droit de voyager, de commercer et de pratiquer leur religion à l'intérieur de l'empire ottoman. Ces accords restèrent en vigueur jusqu'en 1914. Or, du début du XVI^e siècle à la fin du XVII^e siècle, depuis le siège de Vienne, en Autriche, en 1529, jusqu'à la bataille de cette même ville de Vienne, en 1683, les frontières de l'empire ottoman avaient atteint l'Autriche, incluaient la Croatie et la Dalmatie, traversaient la Hongrie, comprenaient la Transylvanie, la Moldavie, la Valachie et s'étendaient jusqu'au sud de la Pologne et de l'Ukraine. À bien des égards, la langue française était déjà présente dans cet immense empire. Au nord du Danube, l'usage du français est un héritage presque parallèle du fait des conquêtes territoriales de la dynastie des Capétiens-Angevins, avec les règnes de Charles I^{er}⁴ de Sicile, roi d'Albanie en 1272, de Charles II Robert⁵, roi de Hongrie, dont l'autorité s'étendait sur une partie de la Croatie, de la Dalmatie et de la Bosnie, et de Louis I^{er} le Grand⁶, roi de Hongrie et de Pologne. Les politiques d'union matrimoniale pratiquées entre les grandes familles royales et princières tout au long du Moyen-âge expliquent aussi pourquoi, au début du XVIII^e siècle, toutes les cours européennes s'exprimaient en français. Le français était devenu la langue unique de la diplomatie avec la signature du traité de Rastatt en 1714 entre le prince Eugène de Savoie et le duc de Villars. Il l'est demeuré jusqu'en 1918. Ce rappel historique est nécessaire pour comprendre l'évolution des statuts successifs

¹ Les États latins d'Orient comprennent le Comté d'Édesse (1098-1146), la Principauté d'Antioche (1098-1258), le Royaume de Jérusalem (1099-1291), le Comté de Tripoli (1102-1288), le Royaume de Chypre (1192-1489), l'Empire latin de Constantinople (1204-1261), le Royaume de Thessalonique (1205-1222), la Principauté d'Achaïe (1205-1428), le Duché d'Athènes (1205-1458) et le Duché de Naxos (1210-1566).

² François I^{er} de France (1494 – 1547).

³ Soliman I^{er} le Magnifique (vers 1494 – 1566).

⁴ Charles I^{er} d'Anjou (1227 – 1285).

⁵ Charles II Robert (1288 – 1342).

⁶ Louis I^{er} le Grand (1326 – 1382).

de la langue française dans cette région de l'Europe au temps de l'empire ottoman d'abord, dès le XVI^e siècle, puis dans l'empire austro-hongrois au XVIII^e siècle, dans les pays balkaniques au XIX^e siècle et, enfin, au XX^e siècle, pendant l'entre-deux-guerres, durant la guerre froide et, enfin, depuis 1989, en la période de transition qui a suivi l'effondrement des dictatures totalitaires dans l'Europe centrale et orientale.

I. L'HÉRITAGE OTTOMAN :

L'héritage ottoman est trop souvent méconnu. C'est son legs, pourtant, qui a contribué à préserver l'usage du français dans ses provinces, en Roumélie⁷, parmi les pays balkaniques, comme en Anatolie, au Levant, en Égypte et au Maghreb. Au XIV^e siècle, le français, la « langue franque », était déjà une *lingua franca*⁸, une langue métisse, mêlée de nombreux termes occitans, italiens, espagnols, portugais et même grecs, qui était usitée tout autour du bassin méditerranéen (concurrentement avec le vénitien) pour commercer et pour communiquer. L'introduction de l'imprimerie à Constantinople à la fin du XV^e siècle, l'établissement de premiers traités de commerce avec le royaume de France, au XVI^e siècle, en accrurent la diffusion parmi les minorités et les communautés confessionnelles non-musulmanes, juives, chrétiennes, catholiques, orthodoxes, coptes, arméniennes, syriaques, chaldéennes, maronites. C'est seulement à partir de la fin du XVII^e siècle, avec le début du déclin de l'empire, que les élites ottomanes musulmanes acceptèrent de commencer à pratiquer des langues étrangères et à se tourner vers la langue française. C'est à la fin du XVIII^e siècle que l'on peut faire état d'une première littérature ottomane en français.

L'introduction de l'imprimerie dans l'empire ottoman, en plusieurs étapes, entre la fin du XV^e siècle et le début du XVII^e siècle, a contribué à cette évolution. Le 02 janvier 1492, en Espagne, la prise de la ville de Grenade achève la reconquête de la péninsule ibérique sur le dernier royaume maure par les souverains chrétiens, Isabelle I^{re} de Castille et Ferdinand II d'Aragon. Le 31 mars

⁷ La « Roumélie », la « terre des Romains » en turc, est le terme utilisé à partir du XV^e siècle pour désigner la partie de la péninsule balkanique qui était tombée sous la domination ottomane.

⁸ Voir Dakhliya, Jocelyne : *Lingua franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Paris, Actes Sud, 2008.

1492, la signature du décret de l'Alhambra⁹ provoque l'expulsion hors d'Espagne des juifs de Castille et d'Aragon qui refusaient de se convertir à la religion catholique. Le sultan Bayezid II¹⁰ les encouragea alors à s'installer dans l'empire ottoman. Ces juifs « séfarades »¹¹ émigrèrent vers l'Afrique du Nord et aussi vers les Balkans, vers la Grèce et l'Anatolie. Dès 1493, une imprimerie, la première dans l'empire, est implantée à Constantinople par les frères David et Samuel Ibn Nahmias, originaires d'Espagne, pour les besoins de la communauté juive. D'autres imprimeries seront créées pour la langue hébraïque à Salonique, au nord de la Grèce, à Andrinople, à l'est de la Bulgarie, et à Smyrne en Anatolie. Les communautés chrétiennes firent de même pour le grec à Thessalonique en 1509, puis, pour le slavon, à Belgrade en 1552 et à Andrinople en 1554, pour l'albanais en 1555, à Scutari, puis pour l'arménien en 1567. La littérature religieuse fut la première concernée : le *Talmud* et la *Bible*, et aussi des commentaires, des rituels, des psautiers, furent d'abord imprimés en les principales langues véhiculaires de l'empire. Pour l'usage profane, le processus a été plus complexe. Les sultans Bayezid I en 1483 et Selim I^o¹² en 1515 avaient interdit l'emploi des caractères arabes dans la typographie parce que l'arabe était la langue sacrée du *Coran*. Or, à cette époque, le turc, une langue d'origine altaïque, était transcrit en caractères arabes. Ce furent donc des caractères latins et ce fut aussi la langue française que ces premières imprimeries utilisèrent, en dehors de caractères hébraïques ou cyrilliques, pour des usages utilitaires.

Le rôle des minorités chrétiennes d'une origine levantine, syrienne, libanaise, palestinienne ou arménienne, et l'existence de foyers de résidents étrangers, français, anglais, italiens, hollandais ou austro-hongrois en diverses grandes villes, à Constantinople, à Athènes, à Belgrade, à Bucarest, à Smyrne ou à Antioche, ont été importants. C'étaient des communautés qui bénéficiaient de privilèges commerciaux. C'est aussi par leur intermédiaire que la langue française est demeurée vivante pendant près de cinq siècles, et que son usage s'est développé dans tout l'empire, au XVI^e et au XVII^e siècles, en Grèce, en Bulgarie et dans les Balkans, d'une part, et, aussi, d'autre part, en Anatolie, en Cilicie, en

⁹ Le décret de l'Alhambra fut publié le 31 mars 1492 par les rois catholiques d'Espagne, Isabelle I^{re} de Castille et Ferdinand II d'Aragon. Ce décret ordonnait aux Juifs de Castille et d'Aragon de choisir entre se convertir au christianisme ou s'exiler.

¹⁰ Bayezid II ou Bajazet II (1447 - 1512).

¹¹ Le terme de « séfarade » désigne en hébreu un juif originaire de la péninsule ibérique et expulsé d'Espagne en 1492 - 1493.

¹² Selim I^o (1470 - 1520).

Mésopotamie, en Égypte, au Maghreb. L'empire ottoman était multiethnique et multiconfessionnel. Il était construit sur la cohabitation de nombreuses populations de langues et de religions très différentes. Le français était une langue véhiculaire qui était employée pour communiquer entre les peuples qui constituaient l'empire, en dehors des Ottomans. Pour des raisons religieuses, en effet, les élites ottomanes pratiquaient à Constantinople une langue de cour qui était dérivée du persan et refusaient d'apprendre les « langues européennes, langues des *infidèles* [...] et, s'ils avaient à communiquer avec l'Europe, ils se servaient [...] des Grecs phanariotes¹³ ou des membres d'autres minorités »¹⁴, employés comme truchement. Cette situation se prolongera jusqu'à la fin du XVII^e siècle. À l'inverse, dans l'empire, les gens qui s'occupaient de commerce cherchaient à apprendre le français. Dès 1583, une première école française est fondée à Constantinople par des Jésuites, dans le couvent de Saint-Benoît. Le relais sera pris, à partir de 1783, par les Lazaristes à la suite de l'interdiction de la Compagnie de Jésus par le pape Clément XIV¹⁵ en 1773. En 1839, ce sont les Filles de la Charité qui s'installent à Constantinople, puis, en 1842, les Frères des Écoles Chrétiennes à Smyrne et à Constantinople. Ces établissements essaimèrent par la suite. Au début du XIX^e siècle, estime-t-on, « dans les territoires ottomans, plus de trois millions de personnes parlaient le français »¹⁶. Le chiffre donne une indication sur l'extension de la langue française à cette époque, vers 1800. Ce résultat était dû au rôle des minorités et des communautés juives et chrétiennes, grecques et arméniennes, qui se transmettaient la connaissance du français de père en fils.

Les élites ottomanes ont été encouragées à s'intéresser à la langue française au début du XVIII^e siècle, sous le règne du Sultan Ahmet III¹⁷. À la suite de l'échec du second siège de Vienne, en Autriche, en 1683, puis d'une série de défaites militaires, l'empire ottoman avait été contraint de rétrocéder à l'Autriche, en 1699, la majeure partie de la Hongrie, la Croatie, la Transylvanie et

¹³ Les « Phanariotes » sont des Grecs issus de familles riches qui vivaient dans le quartier du Phanar à Constantinople, et qui exercèrent des fonctions importantes, notamment de gouverneurs (*Hospodars*) en diverses provinces de l'empire ottoman aux XVII^e et XVIII^e siècles.

¹⁴ Aksoy, Ekrem : « La Littérature d'expression française en Turquie », in *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, Paris, volume 108, fascicule 3, 2008, p. 634.

¹⁵ Clément XIV ou Giovanni Vincenzo Antonio Ganganelli (1705 - 1774), élu pape en 1769.

¹⁶ Günüss, Hüseyin : « Le Français dans les territoires de l'empire ottoman », in *Synergies Turquie*, Sylvains-lès-Moulins, n°2, 2009, p. 109.

¹⁷ Ahmet III (1673 - 1736).

la Slavonie. En 1714, ce sont le Banat, le nord de la Serbie, une partie de la Bosnie, l'Olténie et la côte dalmate qui sont perdus. Pour combattre ces reculs, les milieux dirigeants décidèrent de mieux connaître le monde occidental. Une innovation importante fut l'autorisation, accordée en 1727, d'ouvrir une imprimerie en caractères arabes à Constantinople et la permission donnée d'imprimer des livres en langue turque ou sur la langue turque. Dès 1730, le second ouvrage qui est imprimé par ces presses turques est une *Grammaire turque*, écrite en français par un jésuite, le père Jean-Baptiste Holderman¹⁸, préfet des études au collège « Louis le Grand » à Paris. C'est le début de l'édition française en Turquie. Mais cette audience de la langue française reste toutefois très ténue jusqu'à la création à Constantinople, après 1821, d'un « Bureau de Traduction » destiné à former de futurs hauts fonctionnaires connaissant une langue européenne. Le français y fut la seule langue enseignée. La fondation du lycée de Galatasaray, à Constantinople, en 1868, pour former les futures élites de l'empire, toujours en français, est un prolongement de cet effort d'ouverture. La littérature d'expression française est peut-être née d'ailleurs, entretemps, à la fin du XVIII^e siècle, à mi-chemin entre la Turquie et la France, quand est né à Constantinople, en 1762, le poète André Chénier¹⁹, qui y a vécu jusqu'en 1765 et dont les historiens de la littérature française paraissent ignorer, presque tous, que sa mère, Élisabeth Santi-Lomaca, d'origine grecque, aurait été apparentée à une famille de princes phanariotes, *hospodars* (gouverneurs) de Moldavie et de Valachie²⁰, et qu'il était le petit-fils d'un *drogman*, un interprète ou un traducteur ottoman, Pantaléon-Xavier Lomaca, qui aurait été l'un des collaborateurs de Mehmet Effendi²¹, ambassadeur de l'empire ottoman à Paris, en 1720-1721.

¹⁸ Jean-Baptiste D. Holderman (1694 - 1730), s.j., préfet des études à l'« École des Jeunes de Langues » créée en 1600 par Colbert pour former les futurs interprètes (on disait alors « drogman ») en langues du Levant. Cette école était installée dans les locaux du collège « Louis le Grand », futur lycée « Louis le Grand », ainsi que dans le couvent des Capucins de Péra à Constantinople. Les études s'effectuaient alternativement à Constantinople et à Paris.

¹⁹ André Chénier (1762 - 1794), né à Galata, un quartier de Constantinople, d'un père français, Louis de Chénier (1726-1796), négociant puis diplomate du roi Louis XVI, et d'une mère grecque, Elisabeth Santi-Lomaca (1723 - 1808), originaire d'une grande famille juive de l'île de Chio, établie à Constantinople.

²⁰ Neuf familles phanariotes se sont succédées sur les trônes de Moldavie et de Valachie entre 1711 et 1823. En ce qui concerne les liens avec Élisabeth Santi-Lomaca, on peut hésiter entre les familles Mavrocordato, Racovița et Ghica.

²¹ Mehmet Effendi (ou Yirmisekiz Mehmed Çelebi Efendi, ou encore Mehmed Efendi ou Mehemet Effendi), ambassadeur de l'empire ottoman auprès du roi Louis XV, sous la Régence, entre 1720-1721.

L'ouverture ne se produit vraiment, à l'intérieur de l'empire, qu'à partir de 1839, sous le règne du Sultan Abdülmecit I^o²², avec l'instauration d'une politique de modernisation et de grandes réformes, les *Tanzimats*²³. Dès le début des années 1850, la plupart des lois, des rescrits, des règlements et des textes officiels sont publiés en français. Jusqu'en 1928, dans l'empire ottoman puis en la République turque, le français est l'une des principales langues de l'administration. Le français a été aussi l'unique langue étrangère enseignée dans les universités turques jusqu'en 1929. L'alliance militaire de la France, pendant la guerre de Crimée, entre 1853 et 1856, se traduit aussi par un engouement important pour la lecture. Les livres en français se multiplièrent. Une presse importante se créa. On a dénombré près de 400 titres de journaux et de revues publiés en français sur tout le territoire ottoman entre 1839 et 1922, dont près de la moitié rien qu'à Constantinople. Cette presse a disparu avec la fermeture du dernier quotidien francophone, le *Journal d'Orient*, en 1971. Ces publications étaient appréciées par un public qui lisait « très difficilement le turc, fort mal le grec moderne et pas du tout l'arménien »²⁴. Ce trait explique pourquoi la littérature d'expression française a d'abord été le fait, en Turquie, de sujets étrangers, d'origines grecque, levantine ou latine. Dès la fin du XIX^e siècle, des poètes, des dramaturges, des romanciers ont cherché à s'exprimer en français, en général pour mieux faire connaître leur pays. L'apogée de ce phénomène se situe au début du XX^e siècle. Un bref article d'Ekrem Aksoy sur « La littérature d'expression française en Turquie »²⁵, paru en 2008 dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, en propose un rapide inventaire.

Dans les pays du sud-est de l'Europe qui ont subi pendant un temps plus ou moins long la domination ottomane entre le XIV^e siècle et le début du XX^e siècle, le français était déjà une langue véhiculaire. Il était « devenu [en ces régions] la principale langue des échanges, aussi bien avec l'étranger qu'entre les divers groupes ethniques et confessionnels qui constituaient [cet] empire »²⁶. Cet

²² Abdülmecit I^o (1823 - 1861).

²³ *Tanzimats* ou « Réformes ». Ce terme désigne les tentatives de rénovation qui ont été menées entre 1839 et 1876 pour moderniser l'Empire ottoman.

²⁴ Caston, Alfred de : *Musulmans et Chrétiens. La Turquie en 1873 [...] Constantinople-Bucarest-Belgrade-Le Caire-Tunis*, Constantinople, Imprimerie et lithographie centrales, 1874, p. 510, cité par Strauss, Johann : « Le livre français d'Istanbul (1730 - 1908) », in *Revue des mondes musulmans de la Méditerranée*, n°87, Paris, Edisud, 1999, p. 278.

²⁵ Aksoy, Ekrem : « La Littérature d'expression française en Turquie », in *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n°3, Paris, 2008, pp. 633-644.

²⁶ *Ibidem*, p. 368.

héritage est demeuré préservé. Il a fructifié au cours du XIX^e siècle, sous l'impulsion même des autorités ottomanes. Cette situation a duré jusqu'à la veille de la première guerre mondiale. Ce legs est souvent méconnu.

II. LE RELAIS AUSTRO-HONGROIS

D'usage, le français devient davantage une langue de partage dans les régions de l'Europe qui se trouvent au nord du Danube en raison de l'extension progressive de l'empire austro-hongrois au détriment de l'empire ottoman. En 1688, la Transylvanie devient un protectorat autrichien. En 1699, la Hongrie, la Slovaquie et une partie de la Croatie sont reconquises. En 1718, c'est au tour du Banat et du nord de la Serbie d'être recouverts, ainsi qu'une partie de la Bosnie et de l'Olténie qui seront toutefois rétrocédées aux Ottomans en 1739. En 1775, c'est la Bucovine, au nord de la Moldavie, qui devient autrichienne. Des événements extérieurs, survenus en France, d'une importance d'ailleurs très inégale, vont contribuer à accroître cette présence du français : l'émigration protestante et la révocation de l'Édit de Nantes en 1685, le succès des armes françaises lors de la guerre de succession d'Espagne et la signature du traité de Rastatt entre la France et l'Autriche, qui fera du français l'unique langue diplomatique de l'Europe jusqu'en 1918 et, enfin, entre 1715 et 1745, à l'initiative des autorités autrichiennes, une importante immigration d'origine alsacienne et lorraine vers la Hongrie et le Banat. Ces événements, liés à la politique intérieure et extérieure française, expliquent comment le français devient à l'époque une langue de partage, et l'émergence, dès les années 1740, d'une littérature d'expression française en Autriche et en Hongrie (aussi bien qu'ailleurs, en Europe septentrionale, en Pologne, en Prusse et en Russie).

La révocation à Fontainebleau par le roi Louis XIV, le 16 octobre 1685, de l'Édit de Nantes qui avait mis fin aux guerres de religions en France en 1598 en reconnaissant la liberté du culte aux protestants, a provoqué une émigration massive des religionnaires huguenots. Selon les chiffres avancés, entre deux cent mille et quatre cent mille protestants français auraient émigré vers différentes terres d'accueil, vers le nord et le nord-est, vers les Pays-Bas, l'Angleterre et le Danemark, les principautés allemandes, le royaume de Prusse, la Pologne, la Russie, et aussi vers le centre et le sud-est de l'Europe, vers la Suisse, le royaume

de Bohême et l'empire d'Autriche. C'étaient des paysans, des artisans et des ouvriers et aussi des notables, des manufacturiers, des marchands, des commerçants, des savants, des gentilshommes, des officiers qui s'expatriaient. Parce qu'ils avaient été bannis, ils étaient mieux accueillis que les catholiques. Ces derniers étaient confinés dans des emplois subalternes. Les premiers, les huguenots, étaient mieux introduits dans des maisons de la grande noblesse où ils étaient cuisiniers, perruquiers, confiseurs, précepteurs. Ces protestants occupèrent aussi, souvent, des fonctions élevées dans les administrations, les armées, les marines, ou dans la médecine. Pour toutes ces raisons, ils étaient beaucoup plus proches des élites que les autres expatriés français, catholiques. Partout, ces exilés créèrent des écoles, des librairies, des bibliothèques, des cabinets de lecture, des publications. Ils avaient leurs propres cours de justice, leurs consistoires, leurs synodes, leurs paroisses. Leurs différents et leurs affaires se traitaient en français. Ils avaient à cœur de demeurer français. La reprise, en 1724, sous le règne de Louis XV, de toutes les ordonnances édictées en France contre les protestants leur signifia toutefois un ordre définitif d'exil. Partout, aussi, ces immigrés apportèrent leur savoir-faire, introduisirent des industries, défrichèrent des terres. Ce faisant, ils contribuèrent à faire du français la langue la plus parlée en Europe, en continuant à la pratiquer et en l'enseignant. À partir du milieu du XVIII^e siècle, en Autriche comme en Hongrie, s'exprimer en français était devenu une marque de distinction, comme dans toute l'Europe, dans l'aristocratie et dans la haute bourgeoisie. Provoquée par la révocation de l'Édit de Nantes, l'émigration massive des huguenots français a contribué à cette prééminence. D'autres facteurs, plus politiques, sont aussi intervenus.

C'est un peu par hasard que le français a remplacé le latin comme langue diplomatique en Europe au début du XVIII^e siècle. Lors de l'établissement du traité de Rastatt qui met fin en 1714 à la guerre de succession d'Espagne entre l'Autriche et la France, les deux plénipotentiaires en présence sont le maréchal de Villars²⁷ pour la partie française, et pour la partie autrichienne, le prince Eugène de Savoie-Carignan²⁸. Le premier ne savait pas le latin. Le second, petit neveu du cardinal Mazarin, avait été exilé de France en 1683 par le roi Louis XIV. Il avait été élevé à Versailles et il connaissait parfaitement le français. Au-delà de

²⁷ Claude Louis Hector de Villars ([1653](#) - [1734](#)), [maréchal de France](#), fait duc de Villars en 1705 et pair de France en 1709.

²⁸ Eugène de Savoie-Carignan ([1663](#) - [1736](#)), plus connu sous le nom de Prince Eugène, nommé feld-maréchal général du [Saint Empire](#) germanique en 1693.

l'anecdote, ce recours à la langue française traduit une évolution dans les relations entre les pays européens. Au lendemain de la signature de ce traité, la France, alliée à l'Espagne, est devenue la première puissance démographique, économique, politique et militaire de l'Europe. La langue française en acquit un surcroît de prestige. Vers le milieu du XVIII^e siècle, de l'empire ottoman au Portugal en passant par la Russie, la Scandinavie, l'Angleterre, l'Espagne, l'empire d'Autriche et le royaume de Hongrie, le français était utilisé dans les cours, dans les salons, dans les études, dans la correspondance, en près de vingt-cinq États ou Principautés. Tout aristocrate bien né se devait de parler le français. C'était la langue de l'élite. À Vienne, en Autriche, la cour est francophone, et le demeurera jusqu'en 1815. Il en est de même à Budapest, à la cour du royaume de Hongrie. En 1790, un auteur hongrois, József Péczeli²⁹, compose des *Vers hongrois et français pour la fête du couronnement de Léopold II*, empereur d'Autriche, couronné roi de Hongrie, le 15 novembre 1790, à Bratislava. Cette francophonie littéraire a perduré. Au XX^e siècle, des auteurs comme l'historien et journaliste François Fejtó³⁰, la romancière Christine Arnothy³¹, les critiques littéraires André Lorant³² et André Karatson³³, le poète Tibor Papp³⁴, l'essayiste Dominique Szenes³⁵, ont contribué à illustrer ces lettres hongroises en langue française. On mesure mal ce que cette « gallomanie »³⁶ aristocratique a représenté en Europe au XVIII^e siècle. Ce phénomène a été général. Il masque aussi l'existence, d'une autre francophonie plus humble, rurale, à partir de 1715, dans le Banat, en Voïvodine, et en Hongrie, à l'intérieur de ce qui deviendra en 1867 l'empire d'Autriche-Hongrie.

Le fait est peu connu mais il a existé au cours du XVIII^e siècle une importante immigration d'origine alsacienne et lorraine vers une région, le Banat, au sud-est de la Hongrie. À cette époque, l'Alsace et la Lorraine faisait partie du Saint Empire Germanique. Sous le règne de l'empereur Charles VI, la partie ouest de la plaine de Pannonie, une marche frontière située entre la Hongrie et l'empire

²⁹ József Péczeli (1750 - 1792).

³⁰ François Fejtó (1910-2008).

³¹ Christine Arnothy, de son vrai nom Christine Kovach de Szendrő, née en 1930.

³² André Lorant, né en 1930.

³³ André Karatson, né en 1933.

³⁴ Tibor Papp, né en 1936.

³⁵ Dominique Szenes, né en 1951.

³⁶ « gallomanie » : tendance du « gallomane ». Ce terme est inventé au XVIII^e siècle par les Anglais pour désigner ceux qui admiraient passionnément la France, les Français et les imitaient.

ottoman, est reconquise en 1718 et annexée à l'Autriche sous le nom de Banat de Temeschburg ³⁷, puis intégrée en 1778 au royaume de Hongrie. Lors du démembrement de l'empire austro-hongrois en 1919, après la première guerre mondiale, cette région a été partagée entre la Serbie, la Roumanie et la Hongrie. L'initiative de ce mouvement d'immigration revient aux autorités autrichiennes. Pour repeupler ces régions dévastées et dépeuplées après deux siècles de guerres incessantes, on fit venir dès 1715 des colons autrichiens, souabes, saxons, italiens, espagnols, luxembourgeois et aussi alsaciens et lorrains. Au Banat, c'est sous le vocable de « souabes » qu'ils furent nommés, quelle qu'en ait été l'origine. Un officier autrichien d'origine lorraine, le comte Florimond de Mercy ³⁸, né à Longwy en Lorraine, fut même nommé gouverneur de cette province du Banat en 1720, sous le règne de l'empereur Charles III. Une seconde vague d'immigration eut lieu entre 1764 et 1772, sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse qui s'intéressa beaucoup au repeuplement de ces territoires ³⁹. Entre-temps, en 1766, la Lorraine était devenue française. L'Alsace l'était déjà, pour partie, depuis 1648 et le deviendra complètement en 1789. Ces colons français fondèrent en particulier trois villages, Saint-Hubert, Charleville et Seultour mais ils résidaient aussi dans les villages allemands des alentours. En 1778, l'administration du Banat fut confiée à la Hongrie qui imposa une politique de magyarisation et le magyar comme seule langue officielle. En deux générations, la langue française et les dialectes parlés autour de Nancy et de Metz furent oubliés. En 1945, à la fin de la seconde guerre mondiale, quarante mille Banatais d'origine alsacienne et lorraine se réfugièrent vers l'Autriche et vers l'Allemagne. Dix mille d'entre eux environ furent rapatriés en France, en 1947, et réinstallés pour une part en Alsace autour de Colmar et pour une autre part en Provence, dans le Vaucluse, autour de La Roques-sur-Pernes, grâce à l'appui de Robert Schuman ⁴⁰, un homme politique français qui était lui-même d'origine lorraine et allemande. Les autres Banatais ⁴¹

³⁷ Ou Temesvár en hongrois, aujourd'hui Timișoara en Roumanie.

³⁸ Florimond de Mercy (1666 - 1734), né à Longwy en Lorraine, nommé feld-maréchal du Saint Empire germanique en 1734.

³⁹ Voir Robert, Elisabeth : « Les Français de Hongrie : les colonies lorraines dans le Banat, 1770-1900 », in Roumiana L. Stantchéva, Alain Vuillemin, Ogniana Hrissimova et Jean-Pierre Arrignon eds, *La France, l'Europe, les Balkans*, Sofia-Arras, Editions de l'Institut d'Études Balkaniques de l'Académie Bulgare des Sciences – Artois Presses Université, 2002, p. 325-332.

⁴⁰ Robert Schuman (1886 - 1963), homme d'État français, né au Luxembourg, allemand de naissance, devenu français en 1918, premier Président du Parlement européen en 1958.

⁴¹ Voir Gonzalvez, Pierre : *L'Étonnant destin des Français du Banat. Récit historique*, s.l, Autoédition, 2003.

s'expatrièrent vers l'Australie ou l'Argentine, ou demeurèrent en Allemagne Fédérale. Aujourd'hui, il ne reste pratiquement plus rien de cette présence française dans le Banat, que ce soit en Hongrie, en Roumanie ou en Serbie.

D'une langue qui était surtout d'un usage véhiculaire au temps de l'empire ottoman, le français est devenu une langue d'un partage beaucoup plus étendu au cours du XVIII^e siècle en les provinces qu'on appelle danubiennes et qui sont situées au sud de la Hongrie, en Croatie, en Slavonie, dans le Banat, au fur et à mesure de leur reconquête par l'Autriche. Le phénomène a aussi concerné la Bucovine. Toutes ces régions furent intégrées en 1867 dans l'empire austro-hongrois. Les causes de cette expansion de la langue française sont multiples. C'est en partie une conséquence de l'expatriation en masse des protestants français, des huguenots, qui se sont répandus un peu partout en Europe à partir de 1685. C'est aussi, en partie, à partir de 1714, un résultat des succès militaires et diplomatiques obtenus en Europe par la France à l'issue de la guerre de succession d'Espagne. C'est enfin, pour partie, pour une région au moins, celle du Banat, entre 1715 et 1772, un phénomène très particulier d'immigration rurale. Ces facteurs ne seront pas sans répercussion sur les pays balkaniques au cours du XIX^e siècle.

III. LES PAYS BALKANIQUES

De langue de circulation et de communication au temps de la domination ottomane, le français devient au cours du XIX^e siècle une langue d'élection dans la péninsule balkanique, au nord et au sud du Danube, à mesure que la Serbie en 1804 d'abord puis, en 1812, le Boudjak (le sud de la Bessarabie en Moldavie), la Grèce en 1830, la Roumanie en 1859, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro et la Bulgarie en 1878, l'Albanie en 1912, se détachent de l'empire ottoman. Le souffle des idées de la Révolution française en 1789 a aussi atteint ces régions. Partout, bien qu'en des proportions inégales selon les pays concernés, le français a été perçu comme une langue d'élection, de choix, de discussion et de contestation.

Ce processus a été lent. Il a été discontinu. Il a surtout concerné les élites qui firent le choix de la langue française. Il commence dès 1774, lors de la signature du traité de Kutchuk-Kaïnardji en Bulgarie, entre la Russie et la

« Sublime Porte »⁴², qui voit naître la « Question d'Orient »⁴³ et le début du démembrement de l'empire ottoman. Il s'est d'abord traduit par une intensification de la circulation des livres et des journaux, par un élargissement de la mode du français et par un accroissement du recours à des précepteurs, à des secrétaires et à des cuisiniers français à la cour des princes phanariotes, d'origine grecque, qui gouvernèrent les provinces de Moldavie à partir de 1711 et de Valachie à partir de 1716, au nom de l'administration ottomane, jusqu'au début de la guerre de l'indépendance grecque en 1821. Partout, la pénétration des idées des Lumières et des idéaux de la Révolution française encouragea la naissance de sentiments patriotiques et l'affirmation d'une volonté générale d'émancipation des peuples. En février 1848, le succès de la seconde Révolution française provoqua des insurrections analogues en Italie, en Autriche, en Hongrie, en Valachie, en Moldavie. L'intervention de la France dans la guerre de Crimée entre 1853 et 1856, et l'union des principautés de Moldavie et de Valachie en 1859 avec le soutien de l'empereur Napoléon III conféreront au français une place prépondérante en Roumanie. Le pays est modernisé dans tous les domaines sur le modèle français. Cette tutelle française cessera en 1870, au lendemain de la guerre franco-allemande mais les sentiments francophiles des Roumains perdureront. À partir de 1880 et jusqu'en 1940 et au-delà, le français devient vraiment en Roumanie une « autre langue notre »⁴⁴, une sorte de langue seconde, d'adhésion ou d'élection, dans tous les milieux cultivés de la société, et cela jusque dans les villages les plus reculés. C'est un phénomène unique, propre à la Roumanie. Ailleurs, dans les autres pays balkaniques, la francophonie est restée le fait de communautés beaucoup plus restreintes.

En de nombreuses régions de cette partie de l'Europe, la perception du français comme une langue de diffusion des idées et du progrès est aussi un héritage – mal reconnu – des mesures qui ont été prises à l'intérieur de l'empire ottoman entre 1839 et 1876. L'indépendance des pays balkaniques a été en effet

⁴² La « Sublime Porte » était le nom de la porte d'entrée monumentale du grand vizirat, siège du gouvernement ottoman à Constantinople. Le terme était utilisé à cette époque dans les chancelleries européennes, dans le langage diplomatique, pour désigner l'empire ottoman.

⁴³ La « Question d'Orient » est le terme qui est utilisé en France, à partir de 1774 et jusqu'en 1923, pour désigner par euphémisme l'implication des grandes puissances européennes (la France, l'Angleterre et la Russie, ainsi que l'Autriche-Hongrie, l'Italie et l'Allemagne), dans l'affaiblissement et le démembrement de l'Empire ottoman en Méditerranée et dans l'Europe balkanique.

⁴⁴ Voir Kessler, Erwin ed : « "L'Autre langue notre". Le français chez les Roumains », in revue *Plural*, Bucarest, Institut Culturel Roumain, 2006, n°28.

très progressive au cours du XIX^e siècle. En dehors de la Roumanie qui était devenue autonome en 1856 mais qui demeurait toujours sous une suzeraineté ottomane, le sud de la Serbie, le nord de la Grèce, l'Albanie, la Macédoine et la Bulgarie restèrent assujettis jusqu'en 1878. La Bulgarie ne devient totalement indépendante qu'en 1908, l'Albanie et la Macédoine en 1912. La politique de *Tanzimat* les a donc aussi concernées. L'implantation d'établissements religieux, en langue française, en différentes villes de l'empire ottoman, dès les années 1840, en Roumanie, en Serbie, en Grèce, profitera de cette ouverture. En 1860, au lendemain de la guerre de Crimée, la Congrégation de l'Ordre des Assomptionnistes s'installe en Bulgarie, à Plovdiv, et à Andrinople (Erdine aujourd'hui, en Turquie d'Europe). La Congrégation de Saint-Joseph de l'Apparition suit en 1864. D'autres ordres les imiteront un peu partout. Les enseignements étaient ouverts à tous, sans distinction de confessions, et ils étaient très appréciés. En 1880, la III^e République crée en France, au ministère des Affaires Étrangères, un service des « Œuvres » dont le but était de travailler à la diffusion de la langue et de la culture françaises dans les pays étrangers. En 1884, l'Alliance française de Paris est créée. En 1904, une Alliance française est implantée à Plovdiv, en Bulgarie. Laïcs ou religieux, ces établissements jouèrent un grand rôle dans la formation des élites et, par ce biais, sur les débats et sur les controverses qui eurent lieu, tout au long du siècle, dans tous les pays balkaniques, sur la transformation des écoles, sur l'élaboration des institutions et sur l'évolution des mentalités. C'est en ce sens que l'enseignement de la langue française a contribué aux progrès et à la modernisation des pays balkaniques du début du XIX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e. En 1948, au commencement de la Guerre Froide, tous ces établissements d'enseignement étrangers furent fermés. Seul le réseau des Alliances françaises a été reconstitué en partie, après la chute du Rideau de Fer en 1989.

Parce qu'elle était répandue, la langue française est aussi devenue très tôt, dans les pays balkaniques, dès la fin du XVIII^e siècle, une langue de contestation. De la Baltique à la mer Égée, en Europe centrale et orientale, c'est en français que l'on a comploté dans les milieux intellectuels contre l'empire ottoman et aussi contre l'empire austro-hongrois et contre l'empire russe tsariste. À cet égard, la franc-maçonnerie, européenne et française, a joué un grand rôle, mal connu, à la fois dans l'empire ottoman et dans les pays balkaniques. Dès 1721, des loges sont créées à Constantinople par des Génois, puis à Izmir et à Alep par des Anglais, dès 1738. Ces loges seront interdites en 1748 par les

autorités ottomanes. Vers 1770, cependant, des loges allemandes et françaises se créent, qui deviennent d'une importance croissante et qui contribuent à propager des idées révolutionnaires, progressistes, antimonarchistes, et athées. Vers 1734, en Moldavie, alors une province ottomane, un prince phanariote, Constantin Mavrocordato⁴⁵, aurait été affilié à une loge italienne créée à Iași. Des loges sont aussi fondées en Bessarabie en 1820, en Bulgarie en 1830, en Roumanie en 1856. Vers 1860, on recense des dizaines de loges maçonniques à travers les différentes provinces ottomanes, pour la plupart d'obédiences étrangères, anglaise, allemande, italienne, française et grecque, implantées en des villes marquées par une forte présence occidentale. C'est en ces cercles qu'« on entendait les envoyés spéciaux de France sur l'œuvre accomplie de la Révolution française et le but qu'elle poursuivait en vue de libérer tous les peuples opprimés [... qu'] on se concertait et [... qu'] on conspirait pour déclencher un soulèvement général des peuples balkaniques contre la domination turque »⁴⁶. Serbes, Croates, Slovènes, Roumains, Bulgares, Grecs communiquaient entre eux en français. À Paris, les étudiants étrangers originaires d'Europe centrale étaient initiés par deux loges surtout, l'« Athénée des étrangers » et la « Rose du silence »⁴⁷. Revenus en leurs pays, ils créaient des associations, d'abord secrètes puis publiques, « des milliers de sociétés [...], des comités, des associations (presque toutes avec un substrat politique) culturelles, artistiques, musicales, théâtrales, des sociétés et des comités philanthropiques, d'aide aux réfugiés et aux victimes des révoltes de l'empire ottoman... »⁴⁸. C'est par le truchement de ces sociétés que « se sont cristallisées les premières élites politiques modernes [...], des élites qui sont entrées, petit à petit, dans les classes politiques nouvellement créées dans les Balkans, ou réformées dans les principautés roumaines »⁴⁹. La plupart des fondateurs de

⁴⁵ Constantin Mavrocordato (1712 - 1769), Hospodar (gouverneur) de Valachie et Hospodar de Moldavie, à plusieurs reprises entre 1730 et 1769, au nom de l'empire ottoman.

⁴⁶ Tomitch, D[ušan] : « L'œuvre libératrice de la Franc-maçonnerie française dans l'Europe centrale et dans les Balkans », in Lebey, André : *La France et les peuples de la Petite Entente*, Paris, s.n., 1925, p. 17.

⁴⁷ Voir Dumas, Felicia et Dumas, Olivier : *La France et Iași, 600 ans d'une histoire d'amour*, Iași, Casa Editorială Demiurg, 2009, p. 95-116.

⁴⁸ Spuriur, Elena : « Les fonctions et la mission politique des intellectuels en Europe du sud-est au XIX^e siècle », in Stantcheva, Roumiana L., Vuillemin, Alain et alii : *Traditionnel, Identité, Modernité dans les cultures du Sud-Est européen : la littérature, les arts et la vie intellectuelle au XX^e siècle*, Sofia-Arras, Éditions de l'Institut d'Études Balkaniques, Artois Presses Université, 2007, p. 172-173.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 173.

l'union des principautés de Moldavie et de Valachie en 1859, Vasile Alecsandri⁵⁰, Nicolae Bălcescu⁵¹, Tudor Vladirescu⁵², Mihail Kogălniceanu⁵³, et son prince souverain, Alexandru Ioan Cuza⁵⁴, étaient des francs-maçons. En Bulgarie, pour citer un autre exemple, entre 1918 et 1940, dix-sept premiers ministres bulgares auraient été des francs-maçons. L'étude détaillée et comparée de ce phénomène reste à faire. C'est peut-être dans cette perspective qu'un autre regard pourrait être porté sur l'activité militante de très nombreux intellectuels grecs qui ont aussi choisi de s'exprimer en français, avant et après la guerre de l'indépendance entre 1821 et 1830, pour mobiliser le public occidental à la cause grecque. On songe à Panayotis Codrikas⁵⁵, à Alexandre Stourdza⁵⁶, aux frères Alexandre Soutzos⁵⁷, un juriste, et Panayotis Soutzos⁵⁸, un poète, et à la poétesse Angélique Paly⁵⁹, au philologue Constantin Nicolopoulos⁶⁰, au poète Jean Carassoutsas⁶¹, à l'auteur dramatique Démètre Coromilas⁶², au poète Marinos Sigouros⁶³ et à l'écrivain Alexandre-Rizos Rangabé⁶⁴.

Parallèlement, dans l'empire ottoman, on assiste à la naissance d'une double littérature d'expression française qui est d'abord le fait de sujets non-musulmans, dans le courant des années 1880 puis, à partir de 1900, d'auteurs ottomans et musulmans. Parmi les premiers, on peut mentionner Gustave Cirilli⁶⁵, un journaliste et un poète, Marine Spadaro, dite Gavrochette, une poétesse, Saïd

⁵⁰ Vasile Alecsandri (1821 - 1890), poète, dramaturge, diplomate et homme politique, considéré comme le créateur du théâtre et de la littérature roumaine moderne.

⁵¹ Nicolae Bălcescu (1819 - 1852), historien, écrivain et révolutionnaire, impliqué dans la Révolution de février 1848 à Paris, puis à Bucarest en juin 1848, mort en exil en Italie.

⁵² Tudor Vladimirescu (vers 1780 - 1821), héros révolutionnaire roumain, exécuté par les autorités ottomanes.

⁵³ Mihail Kogălniceanu (1817 - 1891), historien et homme politique, Premier ministre de Roumanie en 1863.

⁵⁴ Alexandru Ioan Cuza (1820 - 1873), prince souverain des Principautés unies de Roumanie entre 1859 et 1866.

⁵⁵ Panayotis Codrikas (1762 - 1827), drogman et diplomate.

⁵⁶ Alexandre Stourdza (1791 - 1854), né en Moldavie, diplomate au service de la Russie et cousin de Mihail Stourdza, prince de Moldavie de 1834 à 1849, sous la suzeraineté ottomane.

⁵⁷ Alexandre Soutzos (1803 - 1863).

⁵⁸ Panayotis Soutzos (1806 - 1868).

⁵⁹ Angélique Paly (1798 - 1875).

⁶⁰ Constantin Nicolopoulos (1786 - 1841).

⁶¹ Jean Carassoutsas (1824 - 1873).

⁶² Démètre Coromilas (1850 - 1898).

⁶³ Marinos Sigouros (1885 - 1961).

⁶⁴ Alexandre-Rizos Rangabé (1809 - 1892).

⁶⁵ Gustave Cirilli (1847 - 19 ?).

D. Duhani⁶⁶, un romancier, Michele Guglielmo Willy Sperco⁶⁷, un juriste, journaliste et écrivain, et un autre journaliste, Henri Eskenazi⁶⁸, poète et dramaturge aussi. En ce qui concerne les seconds, deux noms se détachent, celui d'Ebubekir Hazim Tepeyran⁶⁹, député et un temps gouverneur d'Izmir (Smyrne) sous la République de Mustafa Kemal Atatürk, et auteur de poèmes en français, et celui d'Abdullah Cevdet⁷⁰, un journaliste et un poète très fécond. Il faut y ajouter des prosateurs et des romanciers, Celal Nuri Ileri⁷¹, Nahit Sirri Örik⁷², Ekrem Reşit Rey⁷³, qui ont surtout écrit des romans historiques ou des romans de mœurs sur l'empire ottoman ou sur la Turquie moderne. Pour la période la plus récente, on peut mentionner Osman Necmi Gürmen⁷⁴, qui vit à Paris, Mustafa Balel⁷⁵, un traducteur et un auteur de nouvelles, qui réside en Turquie, et un écrivain d'une double culture, nationale et française, le Kurde Seyhmus Dagtekin⁷⁶, qui a choisi d'exprimer ses inquiétudes et ses interrogations en français.

C'est encore l'histoire qui a conféré à la langue française un statut particulier dans les pays balkaniques au cours du XX^e siècle. L'affranchissement du joug ottoman a été un processus lent. L'influence des idéaux des révolutions françaises de 1789 et de 1848 a été décisive aussi. À la veille de la première guerre mondiale, en beaucoup de ces pays, le français était devenu une langue de partage, une langue d'élection, de discussion et de protestation aussi, de part et d'autre des frontières qui séparaient ces pays balkaniques de ce qui subsistait encore de l'empire ottoman.

IV. L'ENTRE DEUX GUERRES :

Au XX^e siècle, entre le début des guerres balkaniques en 1912 et le commencement de la guerre froide en 1947, les frontières du sud-est de l'Europe sont profondément remaniées. Les empires centraux sont démembrés. De

⁶⁶ Said D. Duhani (1886 - 1965).

⁶⁷ Michele Guglielmo Willy Sperco (1887 - 1978).

⁶⁸ Henri Eskenazi, né en 1914.

⁶⁹ Ebubekir Hazim Tepeyran (1864 - 1947).

⁷⁰ Abdullah Cevdet (1869 - 1932).

⁷¹ Celal Nuri Ileri (1877 - 1938).

⁷² Nahit Sirri Örik (1895 - 1960).

⁷³ Ekrem Reşit Rey (1900 - 1959).

⁷⁴ Osman Necmi Gürmen, né en 1927.

⁷⁵ Mustafa Balel, né en 1945.

⁷⁶ Seyhmus Dagtekin, né en 1964.

nouveaux pays apparaissent en ce qu'on appelle désormais l'Europe centrale et orientale. C'est aussi une période où l'influence de la France atteint une apogée sur le plan politique et diplomatique, et où s'affirme pour la première fois en France et en ces régions une importante littérature centre et sud-est européenne en langue française. Le phénomène est général. Il est plus ou moins marqué selon l'origine des auteurs. Il s'est amorcé dès le début du XIX^e siècle. Il est d'abord le fait de personnalités expatriées en France. Il se prolonge par la participation de nombreux écrivains à l'effervescence symboliste à partir de 1886, puis au mouvement dadaïste entre 1916 et 1925, à l'aventure surréaliste à partir de 1922, et, enfin, par l'apparition, dans le courant des années 1930 à 1940, de formes nouvelles d'engagement politiques, idéologiques et militantes.

La littérature roumaine d'expression française est peut-être née en Suisse, en 1836, quand Alecu Russo⁷⁷, un prosateur roumain, né à Chişinău en Bessarabie et venu étudier à Genève, compose en 1836 deux poèmes en français, *La Mort d'Alibaud* et *Épithaphe d'Alibaud*, en hommage à Louis Alibaud⁷⁸, un militant républicain français, guillotiné à Paris le 11 juillet 1836 pour avoir commis un attentat contre le roi Louis-Philippe. En France, c'est en 1838 que Vasile Alecsandri, venu lui aussi étudier à Paris, compose ses premiers écrits en français, *Zunarilla*, *Marie*, *Les Brigands*, *Le Petit rameau*, *Serata*, marqués par le romantisme. Condisciple, à Paris⁷⁹, du prince Alexandru Ioan Cuza, futur souverain des principautés réunies de Moldavie et de Valachie, Vasile Alecsandri en deviendra le ministre des affaires étrangères en 1859. La génération suivante est marquée par le destin fulgurant de Iulia Hasdeu⁸⁰ et, surtout, par l'activité de grandes dames, Elena Văcărescu⁸¹, poétesse, mémorialiste, diplomate, membre de l'Académie Roumaine, exilée à Paris à partir de 1925, la comtesse Anna de Noailles⁸², née à Paris princesse Bibesco-Bassaraba de Brancovan, d'origine

⁷⁷ Alecu Russo (1819 - 1859).

⁷⁸ Louis Alibaud (1810 - 1836).

⁷⁹ En 1846 fut créée à Paris une « Société des Étudiants roumains » (souvent appelée « Cercle du Collège de France ») dont le président d'honneur fut Alphonse de Lamartine et dont deux des principaux animateurs furent les historiens Jules Michelet et Edgar Quinet, alors professeurs au Collège de France et tous deux républicains convaincus.

⁸⁰ Iulia Hasdeu (1869 - 1888), poétesse, mourut à Paris, à l'âge de dix-huit ans, de la tuberculose.

⁸¹ Elena Văcărescu ou Hélène Vacaresco (1864 - Paris), écrivaine roumaine et française,

⁸² Anna-Élisabeth de Noailles (1876 - 1933), fille de Ralouka Rachel Musurus et petite fille de Constantin Bey Musurus, ambassadeur de l'empire ottoman à Londres entre 1856 et 1885. Anna de Noailles compte, parmi ses aïeux, Stephan Vogoridi (d'origine bulgare, né Stoyko Tsonkov Stoykov), gouverneur de l'île de Samos de 1839 à 1850, le prince Constantin Mavrocordato (1712

grecque et d'ascendance bulgare, poétesse et romancière, membre de l'Académie Royale de Belgique en 1921, et la princesse Marthe Bibesco⁸³, née Lehovary, romancière, essayiste, également membre de l'Académie Royale de Belgique en 1955. Il faudrait y ajouter le prince Charles-Adolphe Cantacuzène⁸⁴, diplomate et poète. Toutes ces figures sont déjà une illustration du statut privilégié de la langue française dans les milieux aristocratiques roumains au tournant du XIX^e et du XX^e siècles.

L'effervescence symboliste est beaucoup plus mêlée. Les origines du mouvement sont françaises. Mais c'est un auteur grec de langue française, Ioannis A. Papadiamantópoulos, dit Jean Moréas⁸⁵, fixé à Paris, qui forge le mot « symbolisme », qui en propose une définition dans un manifeste publié dans *Le Supplément littéraire du Figaro* du 18 septembre 1886, et qui fonde la revue *Le Symboliste*, avec Paul Adam et Gustave Kahn, le 01 octobre 1886, à Paris. Jean Moréas désignait par ce terme ce qui lui paraissait être « la tendance actuelle [en ce temps] de l'esprit créateur en art »⁸⁶. Des Roumains, Julia Hasdeu, une poétesse trop tôt disparue, et des poètes, Alexandru Bogdan-Pitești⁸⁷ et, surtout, Alexandru Macedonski⁸⁸, s'y essayèrent, en français et en roumain, et contribuèrent à introduire le symbolisme dans la littérature roumaine. Des Serbes, Sima Pandurović⁸⁹, Milan Rakić⁹⁰ et Vladislav Petković⁹¹, et des Austro-hongrois, un Croate, Antun Gustav Matos⁹², et un Autrichien, Rainer Maria Rilke⁹³, ont fait de même, et en français et dans leurs langues maternelles respectives. Une autre personnalité d'origine grecque mais née et demeurée sujet ottoman, Paul

- 1769), gouverneur (hospodar) de Valachie, et Saint Sophronius de Vratsa ou Sofroniy Vrachanski (1739 - 1813), né Stoyko Vladislavov, métropolitain de Vratsa (ou Vratscha) en Bulgarie, un écrivain et une grande figure du Réveil National bulgare.

⁸³ Marthe Bibesco (1886 - 1973), femme de lettres roumaine d'expression française et aussi roumaine.

⁸⁴ Charles-Adolphe Cantacuzène (1874 - 1949), diplomate et poète.

⁸⁵ Ioannis A. Papadiamantópoulos, dit Jean Moréas (1856 - 1910).

⁸⁶ Moréas, Jean : « Le Symbolisme » in *Le Figaro* [supplément littéraire], Paris, 18 septembre 1886.

⁸⁷ Alexandru Bogdan-Pitești (1870 - 1922).

⁸⁸ Alexandru Macedonski (1854 - 1920).

⁸⁹ Sima Pandurović (1883 - 1960).

⁹⁰ Milan Rakić (1876 - 1938).

⁹¹ Vladislav Petković (1880 - 1917).

⁹² Antun Gustav Matos (1873 - 1914).

⁹³ Rainer Maria Rilke, de son vrai nom René Karl Wilhelm Johann Josef Maria Rilke (1875 - 1926).

Musurus⁹⁴, par ailleurs oncle d'Anna de Noailles et également installé à Paris, s'y intéressa aussi. Tous ont été à l'unisson d'un mouvement qui a été à l'avant-garde de la littérature et de la poésie à Paris, entre 1886 et 1891, jusqu'au jour où le même Jean Moréas proclame la mort du symbolisme, toujours dans *Le Figaro*, le 14 septembre 1891, en publiant un autre manifeste en faveur de l'« École romane », un autre mouvement esthétique.

À l'inverse, vingt ans plus tard, le dadaïsme vient d'Europe centrale. Le phénomène Dada naît en Suisse, à Zurich, le 05 février 1916, dans une taverne, le « Cabaret Voltaire », par la grâce d'un groupe d'artistes et de poètes allemands et autrichiens mais aussi alsaciens, comme Jean ou Hans Arp⁹⁵, qui deviendra français en 1918, et roumains, comme le peintre Arthur Segal⁹⁶, les frères Marcel, Jules et Georges Iancu⁹⁷ et, enfin, le poète Tristan Tzara⁹⁸. Le mot « Dada » ne signifie rien. Il aurait été choisi en ouvrant un dictionnaire au hasard. Le dadaïsme se fonde sur un rejet de toutes les formes d'expressions traditionnelles, en recourant à la dérision, à la provocation, à l'humour. La démarche était inspirée par la lecture, à Bucarest, en 1909, en des milieux restreints, des « pages bizarres » d'Urmuz⁹⁹, un précurseur, et d'une quête antérieure, menée en 1912, toujours à Bucarest, à travers une revue éphémère, *Simbolul* (« Le Symbole »), fondée alors par Tristan Tzara, Marcel Iancu et Ion Vinea¹⁰⁰, un autre poète roumain. La revue *Dada*, créée à Zurich en juillet 1917 puis publiée à Paris à partir de 1920, fera paraître jusqu'en 1922 des textes et des illustrations qui ont été signés par les plus grands noms de l'avant-garde européenne à cette époque. Tristan Tzara en sera le propagandiste le plus actif. André Breton adhérera au mouvement en 1920 pour s'en éloigner dès 1921. Le surréalisme prendra le relais à partir de 1924.

En 1924, André Breton publie à Paris un premier *Manifeste du Surréalisme*, marqué par l'expérience dadaïste. Un second manifeste paraîtra en 1930. La fortune du surréalisme a été mondiale. L'apport du sud-est de l'Europe a

⁹⁴ Paul Musurus (1840 - 1927).

⁹⁵ Hans Arp (1886 - 1966).

⁹⁶ Arthur Segal (1875 - 1944)

⁹⁷ Marcel Janco ou Mihail Iancu (1895 - 1984), peintre, Jules Janco ou Iuliu Iancu, et George Janco, ou encore Gheorghe Iancu.

⁹⁸ Tristan Tzara, de son vrai nom Samuel Rosenstock (1896 - 1963).

⁹⁹ « Urmuz » est le nom de plume de Demetru Demetrescu-Buzău auteur d'« anti-proses » absurdes en langue roumaine.

¹⁰⁰ Ion Vinea, de son vrai nom Eugen Iovanaki (1895 - 1964).

été important. De très nombreux intellectuels, artistes et poètes roumains y ont participé ou y ont contribué, un peintre, Victor Brauner¹⁰¹, un sculpteur, Constantin Brancusi¹⁰², qui gardera une certaine distance, et, surtout, des poètes, à des dates diverses, Benjamin Fondane¹⁰³, Eli Lotar¹⁰⁴ (fils du poète roumain Tudor Arghezi¹⁰⁵), Ion Vinea, Stephan Roll¹⁰⁶, Ilarie Voronca¹⁰⁷, et aussi Gherasim Luca¹⁰⁸, Gellu Naum¹⁰⁹, Paul Păun¹¹⁰, Virgil Teodorescu¹¹¹, Dolfi Trost¹¹² qui fondèrent à Bucarest, en 1941, un éphémère groupe surréaliste roumain qui sera interdit en 1947 par les autorités roumaines. Il s’y est ajouté des Grecs, Juan Andralis¹¹³, Aris Alexandrou¹¹⁴, Nikolaos Kalas¹¹⁵, Odysséas Elytis¹¹⁶, Andreas Embirikos¹¹⁷, Nikos Engonópoulos¹¹⁸, Nika Papatakis¹¹⁹, Michalis Katsaros¹²⁰, Nikos Pentzikis¹²¹, Gisèle Prasinou¹²², parmi les principaux, et aussi des Hongrois, Simon Hantai¹²³, naturalisé français en 1966, et Endre Rozsdra¹²⁴, un peintre, également devenu français en 1970, un Croate, Radovan Ivsic¹²⁵, des Serbes, Rastko Petrović¹²⁶ et Marko Ristić¹²⁷, une Bulgare, Nora

¹⁰¹ Victor Brauner ou Viktor Brauner (1903 - 1966).

¹⁰² Constantin Brancusi (1876 - 1957).

¹⁰³ Benjamin Fondane alias B. Fundoianu, ou Benjamin Fundoianu, de son vrai nom Benjamin Wechsler ou Wexler (1898 - 1944).

¹⁰⁴ Éli Lotar, né Eliazar Lotar Teodorescu (1905 - 1969).

¹⁰⁵ Tudor Arghezi (1880 - 1967).

¹⁰⁶ Stephan Roll, de son vrai nom Gheorghe Dinu (1903 - 1974),

¹⁰⁷ Ilarie Voronca, de son vrai nom Eduard Marcus (1903 - 1946).

¹⁰⁸ Gherasim Luca ou Gherashim Luca), de son vrai nom Salman Locker (1913 - 1994).

¹⁰⁹ Gellu Naum (1915 - 2001).

¹¹⁰ Paul Păun (1915 - 1994).

¹¹¹ Virgil Teodorescu (1909 - 1987).

¹¹² Dolfi ou Dolphi Trost (1916 - 1966).

¹¹³ Juan Andralis (1927 - 1994), né grec et naturalisé argentin.

¹¹⁴ Aris Alexandrou (1922 - 1978).

¹¹⁵ Nikolaos Kalas ou Nicolas Kalas (1907 - 1988), alias Nikitas Randos ou encore M. Spieros, de son vrai nom Nikos Kalamaris, poète d’expression grecque, française et américaine, réfugié en France en 1936, puis aux États-Unis en 1940.

¹¹⁶ Odysséas Elytis (1911 - 1996).

¹¹⁷ Andreas Embirikos (1901 - 1975)

¹¹⁸ Nikos Engonópoulos (1907 - 1985).

¹¹⁹ Nikos Papatakis ou Nico Papatakis, de son vrai nom Nicolas Papatakis, né en 1918.

¹²⁰ Michalis Katsaros (1923 - 1998).

¹²¹ Nikos Pentzikis, né en 1908.

¹²² Gisèle Prasinou, née en 1920.

¹²³ Simon Hantai (1922 - 2008).

¹²⁴ Endre Rozsdra (1913 - 1999).

¹²⁵ Radovan Ivsic (1921 - 2009).

¹²⁶ Rastko Petrović (1898 - 1949).

¹²⁷ Marko Ristić (1902 - 1984).

Mitrani¹²⁸, qui intégrera le groupe surréaliste de Paris en 1947, et, un peu plus tard, en 1954, un Grec, Nanos Valaoritis¹²⁹. Cette effervescence témoigne d'un phénomène singulier de synchronie des avant-gardes et de processus d'influences mutuelles, dans l'entre-deux guerres et au-delà, dans les milieux d'avant-garde, entre la France et le centre de l'Europe, qui resteraient à désenchevêtrer.

Un dernier phénomène concerne la génération des prosateurs et des intellectuels qui se sont exprimés en français au cours des années 1930. À cette époque, le prestige des lettres françaises est tel, en Grèce par exemple, que plusieurs futurs grands écrivains en langue grecque commencèrent par écrire en français. Ils avaient été précédés sans le savoir par Constantin Cavafy¹³⁰, un poète grec d'expression française qui rédigea ses premiers vers en français, qui a la particularité de n'avoir rien publié de son vivant, qui était né en 1863 à Alexandrie, en Égypte, et qui y mourut en 1933. Les premiers essais littéraires de Georges Séféris¹³¹, de Geórgios Theotokás¹³² et de Nikos Kazantzakis¹³³, par exemple, ont été conçus et écrits en français. D'autres intellectuels, originaires de divers pays et très engagés sur un plan politique et idéologique, choisirent aussi de dénoncer en français, dès la fin des années 1920, la réalité du stalinisme en Russie. Un écrivain roumain d'expression française, Panaït Istrati¹³⁴, un historien français d'origine ukrainienne, Boris Souvarine¹³⁵, et un militant anarchiste d'origine Russe, né en Belgique, Victor Serge¹³⁶, ont ainsi élaboré ensemble les trois tomes d'un témoignage accablant, intitulé *Vers l'autre flamme. Après seize mois en U.R.S.S. Confession pour vaincus*, publié en 1929 mais signé du seul nom de Panaït Istrati. Tous trois étaient liés à Christian Rakovsky¹³⁷, médecin, révolutionnaire et diplomate, né bulgare, devenu roumain, français par son éducation, russe par sa culture, ambassadeur de l'U.R.S.S. en Grande-Bretagne et en France de 1923 à 1927, arrêté en 1937, impliqué dans les procès de Moscou en

¹²⁸ Nora Mitrani (1921 - 1961).

¹²⁹ Nanos Valaoritis, né en 1921.

¹³⁰ Constantin Cavafy ou Cavafis, de son vrai nom Konstantinos Petrou Kavafis ou Kavaphes selon les translittérations (1863 - 1933).

¹³¹ Georges Séféris ou Giorgos Seferis (1900 - 1971).

¹³² Yórgos Theotokás ou Geórgios Theotokás (1906 - 1966).

¹³³ Níkos Kazantzákis ou, improprement, Kazantzaki (1883 - 1957).

¹³⁴ Panaït Istrati (1884 - 1935).

¹³⁵ Boris Souvarine, de son vrai nom Boris Lifschitz (1895 - 1984), révolutionnaire et historien.

¹³⁶ Victor Serge, de son vrai nom Viktor Lvovitch Kibaltchich (1890 - 1947), révolutionnaire et romancier.

¹³⁷ Christian Rakovsky ou Khristo Gheorghiev Stantchev (1873 - 1941).

1838 et exécuté en 1941. Cet exemple sera suivi un peu plus tard par un intellectuel croate, né austro-hongrois et devenu italien avant de devenir yougoslave, Ante Ciliga¹³⁸, fasciné aussi par le communisme, déporté en Sibérie entre 1933 et 1935, réfugié à Paris et auteur en 1938 d'un autre récit accablant, intitulé *Au Pays du grand mensonge*. Ces deux écrits désenchantés préfigurent une immense littérature qui s'affirmera après la seconde guerre mondiale, au cours de la Guerre froide. C'est aussi au cours de cette période que commence à s'exprimer un auteur né ottoman mais en Grèce, à Corfou, devenu citoyen helvétique en 1919, puis diplomate, fonctionnaire international et romancier, tout en restant fortement marqué par ses origines juives séfarades, Albert Cohen¹³⁹. Il en a été de même pour un autre auteur, lui aussi né ottoman, mais à Constantinople, et lui aussi d'une origine séfarade, Albert Caraco¹⁴⁰, qui vécut à Prague, puis à Berlin, à Vienne et à Paris, dont la famille se réfugia en Amérique du Sud, en Uruguay, à la veille de la seconde guerre mondiale, pour fuir les persécutions exercées contre les juifs en Europe centrale, qui reçut en Uruguay une éducation catholique, qui opta pour la nationalité uruguayenne, qui revint en France après la guerre et qui se consacra à une œuvre philosophique très nihiliste et pessimiste, parfois rapprochée de celle d'Emil Cioran¹⁴¹. À bien des égards, Albert Cohen et Albert Caraco sont des exemples singuliers, emblématiques, des déchirements qui ont pu être éprouvés à cette époque par nombre d'intellectuels de cette partie de l'Europe en raison de leurs lieux de naissance, de leurs confessions religieuses, de leurs itinéraires personnels et de l'histoire de leurs pays respectifs.

Un curieux paradoxe apparaît. C'est un décalage presque partout constaté entre les littératures nationales et la littérature d'expression française, qui paraît propre à cette période, immédiatement avant et après la Première Guerre mondiale. Il est occulté par les partis-pris trop nationaux ou nationalistes des historiens des différentes littératures du sud-est de l'Europe. Entre 1924 et 1929, en Roumanie, à Bucarest, un critique littéraire, Eugen Lovinescu¹⁴², appelait dans ses écrits en langue roumaine à une plus grande synchronisation entre les canons de la littérature roumaine et les modèles de la littérature occidentale. La littérature

¹³⁸ Ante Ciliga, parfois appelé Anton Ciliga (1898 - 1992), écrivain communiste yougoslave.

¹³⁹ Albert Cohen (1895 - 1981).

¹⁴⁰ Albert Caraco (1919 - 1971).

¹⁴¹ Emil Cioran (1911 - 1995).

¹⁴² Eugen Lovinescu (1881 - 1943), critique, historien, sociologue, mémorialiste, dramaturge et romancier en langue roumaine.

roumaine, encore prisonnière de formes d'expressions traditionnelles et médiévales, devait se moderniser et s'inspirer davantage des modèles européens. Au même moment et après avoir participé dès 1886 à la naissance du symbolisme en France, puis du dadaïsme en Suisse en 1916 et, enfin, en 1922, à celle du surréalisme, des intellectuels venus du centre et du sud-est européens, dont de nombreux auteurs et artistes roumains, grecs, yougoslaves, hongrois, croates, serbes, bulgares, ont contribué à faire naître à Paris et en Europe toute une série de mouvements d'avant-garde qui ont bouleversé la littérature. Ces littératures du sud-est de l'Europe étaient donc déjà devenues synchrones. Mais ce synchronisme se manifestait en des cercles très restreints, en dehors des territoires nationaux et en un autre idiome, en une autre langue de recherches, d'expérimentations et d'explorations, la langue française.

V. LA GUERRE FROIDE :

La seconde guerre mondiale, entre 1939 et 1945, et le déclenchement de la Guerre froide de 1947 provoquent une rupture qui durera jusqu'en 1989. Un Rideau de fer sépare l'Europe en deux blocs antagonistes, l'Est et l'Ouest. L'affrontement gèle les positions que la langue française avait acquises à l'intérieur des pays d'Europe centrale et orientale. Partout, aussi, l'instauration de la dictature est brutale. Les intellectuels contestataires doivent se taire ou partir. Une immense littérature protestataire, en exil, surgit dans le monde occidental, en différentes langues, en anglais, en allemand, en italien et, en espagnol selon les pays d'accueil. En France, en Belgique, en Suisse, au Canada, le français est aussi devenu une langue de résistance, de témoignage, de protestation et de remémoration.

La mémoire de la *Shoah*¹⁴³, l'extermination des juifs en Europe centrale, survit à travers des témoignages singuliers, emblématiques, de deux auteurs isolés, tous deux nés roumains puis devenus austro-hongrois par le hasard de l'histoire, et tous deux rescapés de l'holocauste et de l'extermination des juifs en

¹⁴³ Le terme de « Shoah » (« catastrophe » en hébreu) désigne l'extermination des juifs qui vivaient dans l'Europe occupée par l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce génocide constituait pour les nazis « la Solution finale à la question juive » (« *die Endlösung der Judenfrage* »). Le terme français d'« Holocauste » est également utilisé.

Europe centrale pendant la seconde guerre mondiale : Ana Novac ¹⁴⁴ et Élie Wiesel ¹⁴⁵. La première, Ana Novac, est née roumaine en 1929, est devenue « citoyenne » hongroise en 1940 lors de l'annexion de la Transylvanie par la Hongrie, puis a été déportée pour cette raison à Auschwitz-Birkenau, en Pologne, en 1944 et en a réchappé. Après avoir retrouvé la nationalité roumaine en 1945 et être revenue en Roumanie, Ana Novac s'en est exilée en 1965 pour s'installer en France en 1968, où elle fait paraître cette année-là, à Paris, *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, un journal pathétique, autobiographique, qu'elle avait tenu dans les camps au temps de sa déportation, puis en 1982, le même récit, intitulé *Les Beaux jours de ma jeunesse*. Le second, Élie Wiesel, prix Nobel pour la paix en 1986, a acquis une notoriété mondiale. Lui aussi est né roumain en 1928, à Sighet, dans le Maramureș, au nord-ouest de la Roumanie. Il est devenu « citoyen » hongrois en 1940 lors de l'annexion de cette région par la Hongrie. Il a été également déporté en 1944, à Auschwitz-Birkenau puis, au début de 1945, à Buchenwald, en Allemagne. Lui aussi a survécu. Il s'est réfugié en France, en 1945. Il est ensuite parti aux États-Unis où il a été naturalisé américain en 1963. Il est aussi devenu par la suite citoyen israélien. Il s'est exprimé en yiddish, en hébreux, en anglais et en français. Mais c'est en français qu'il a choisi de décrire l'indicible en racontant sa propre expérience concentrationnaire à travers *La Nuit* (1958) et d'autres romans qui en ont dérivé. Ces récits témoignent du destin tragique des communautés juives d'Europe centrale, partout persécutées, partout déportées, partout exterminées entre 1940 et 1944 pendant la seconde guerre mondiale, sauf en Bulgarie, le seul pays du sud-est de l'Europe à avoir refusé de livrer ses ressortissants à l'Allemagne nazie. Élie Wiesel a aussi évoqué la persécution des juifs en Union soviétique, au théâtre, dans *Zalmen ou la folie de Dieu* en 1968. Toute son œuvre en langue française est un témoignage contre l'oubli. Un autre auteur mérite d'être cité et d'être rapproché de ces témoignages, s'il a été moins marqué par cette expérience en raison des circonstances, Clément Lépidis ¹⁴⁶, un poète et un romancier qui est né à Paris en 1920, certes, mais dans une famille grecque originaire d'Anatolie, en Turquie, où elle avait déjà dû fuir les persécutions commises dans l'empire ottoman, pendant la première guerre mondiale, contre les populations grecques de cette région. Clément Lépidis a été témoin à Paris, entre 1940 et 1944, des mesures qui avaient été prises par l'État

¹⁴⁴ Ana Novac, née Zimra Harsányi (1929 - 2010).

¹⁴⁵ Élie (Eliezer) Wiesel, né en 1928, prix Nobel de la Paix en 1986.

¹⁴⁶ Clément Lépidis, de son vrai nom Kléanthis Tsélébidis (1920 - 1997).

français contre les juifs et il évoque dans certaines de ses œuvres ce côté sombre de l'occupation allemande, les rafles des Juifs, des Arméniens, et la disparition de nombre de ses voisins dans le quartier où il résidait, Belleville, au nord de Paris.

À partir de 1947, le français devient une langue de résistance au totalitarisme, tel qu'il était pratiqué au-delà du Rideau de fer, et cela en de nombreux milieux de réfugiés roumains, yougoslaves, bulgares, exilés en France, en Suisse ou au Québec. La *diaspora* protestataire roumaine a été la plus importante. Aux intellectuels qui s'étaient déjà expatriés avant ou pendant la seconde guerre mondiale se sont joints, à partir de 1948, en plusieurs vagues d'émigration, des journalistes, des poètes, des romanciers, des dramaturges, des essayistes et des linguistes. Certains sont restés dans l'entre-deux. Virgil Gheorghiu¹⁴⁷, un auteur roumain, réfugié à Paris en 1948, a écrit toute son œuvre, y compris *La Vingt-cinquième heure*, d'abord en roumain puis l'a fait traduire en français. Un poète, Isidore Isou¹⁴⁸, le créateur du lettrisme en 1945, est resté un isolé. Emil Cioran¹⁴⁹, Mircea Eliade¹⁵⁰, Eugène Ionesco¹⁵¹, Vintila Horia¹⁵² ont en commun d'avoir été des diplomates sous le régime du Maréchal Ion Antonescu¹⁵³, et de s'être gardés de revenir en Roumanie. Monica Lovinescu¹⁵⁴ et Virgil Ierunca¹⁵⁵ étaient des journalistes qui furent autorisés à quitter leur pays en 1948. Gherassim Luca, un poète surréaliste, se fixe à Paris en 1952. En 1957, c'est un journaliste, hostile au régime, Edgar Reichmann¹⁵⁶ qui s'expatrie en France alors que, à l'inverse, Petru Dumitriu¹⁵⁷ est un transfuge du communisme qui se réfugie en Occident en 1960. De 1964 à 1971, après la déstalinisation, la Roumanie connaît une brève période de libéralisation. Tous les prisonniers politiques sont libérés. Dès sa libération, après dix-sept ans de prison, le journaliste Michael Solomon¹⁵⁸ se réfugie au Canada en 1965. Le durcissement ultérieur de la

¹⁴⁷ Virgil Gheorghiu (1916 - 1992).

¹⁴⁸ Isidore Isou, de son vrai nom Jean-Isidore Isou Goldstein (1925 - 2007).

¹⁴⁹ Emil Cioran (1911 - 1995), né sujet austro-hongrois, devenu roumain en 1918, demeuré apatride à partir de 1941.

¹⁵⁰ Mircea Eliade (1907 - 1986).

¹⁵¹ Eugène Ionesco, né Eugen Ionescu (1909 - 1994).

¹⁵² Vintila Horia ou Vintilă Horia (1915 - 1992).

¹⁵³ Ion Antonescu (1882 - 1946), dictateur de la Roumanie de 1940 à 1944.

¹⁵⁴ Monica Lovinescu (1923 - 2008).

¹⁵⁵ Virgil Ierunca (1920 - 2006).

¹⁵⁶ Edgar Reichmann, né en 1929.

¹⁵⁷ Petru Dumitriu (1924 - 2002).

¹⁵⁸ Michael Solomon, né en 1909.

dictature en juillet 1971 provoque le départ de nombreux auteurs dissidents vers la France, le poète et le dramaturge Georges Astalos¹⁵⁹ dès 1971, le romancier Dumitru Tsepeneag¹⁶⁰ en 1975, l'écrivain et dramaturge Virgil Tanase¹⁶¹ et le militant des droits de l'homme Paul Goma¹⁶² en 1977, Benjamin Dolingher¹⁶³, un conteur et un auteur de nouvelles, se fixe aussi en Suisse vers cette époque tandis que la romancière Oana Orlea¹⁶⁴, en 1980, et le romancier Bujor Nedelcovici¹⁶⁵, en 1987, préfèrent s'installer en France. Il faut y joindre une figure de l'émigration bulgare, Tontcho Karaboukov¹⁶⁶, un journaliste et un écrivain réfugié en France dès 1950, et des auteurs yougoslaves, Milena Noković¹⁶⁷ et Komnen Bećirović¹⁶⁸, réfugiés en Suisse en 1970, et Negovan Rajic, expatrié au Canada, au Québec, en 1969. À l'inverse, l'un des fondateurs du surréalisme en Roumanie, en 1950, Virgil Teodorescu¹⁶⁹, adhère au « proletcultisme »¹⁷⁰ en 1950 et devient en 1974 président de l'Union des Écrivains de Roumanie au temps de Nicolae Ceausescu. Dès 1945, un autre poète, d'origine roumaine, Claude Sernet¹⁷¹, fixé en France depuis 1926, avait adhéré au parti communiste français et, toujours à la fin des années 1940, c'est un historien et un romancier grec, André Kédros¹⁷², banni de Grèce au temps de la guerre civile entre 1946 et 1949, qui s'inscrit aussi dans cette mouvance.

Après l'effondrement du Rideau de fer, en 1989, d'autres témoignages sont sortis des tiroirs où ils avaient été cachés pendant la période précédente en raison de l'existence d'une censure omniprésente. La liberté d'expression était très restreinte au temps du totalitarisme. Ce sont d'abord des mémoires de prisons, rédigés en français, qui rapportent les épreuves subies par leurs auteurs,

¹⁵⁹ Georges Astalos ou Astaloş, né en 1933.

¹⁶⁰ Dumitru Tsepeneag, né en 1937.

¹⁶¹ Virgil Tanase, né en 1945.

¹⁶² Paul Goma, né en 1935.

¹⁶³ Benjamin Dolingher, alias B. Gher-Doline, né en 1929.

¹⁶⁴ Oana Orlea ou Maria-Ioana Cantacuzino, née en 1936.

¹⁶⁵ Bujor Nedelcovici, né en 1936.

¹⁶⁶ Tontcho Karaboukov, né en 1927.

¹⁶⁷ Milena Noković (? - 2010).

¹⁶⁸ Komnen Bećirović, né en 1936.

¹⁶⁹ Virgil Teodorescu (1909 - 1987).

¹⁷⁰ « proletcultisme » : terme dérivé du mot russe « prolékult » (« Culture du prolétariat »), utilisé en Roumanie pour désigner l'esthétique du « réalisme socialiste » imposée par l'Union soviétique à partir de 1947.

¹⁷¹ Claude Sernet, de son vrai nom Ernest Spirt (1902 - 1968).

¹⁷² André Kédros, dit André Massepain (1917-1999), né à Bucarest, réfugié en France en 1945.

emprisonnés ou déportés à l'époque du stalinisme. Les titres sont significatifs. Il s'agit de *L'Évasion silencieuse. Trois mille jours, seule, dans les prisons roumaines* de Lena Constante¹⁷³, paru en 1990, du *Cachot des marionnettes : quinze ans de prison, Roumanie 1949-1964* de Madeleine Cancicov¹⁷⁴, publié aussi en 1990, des *Années volées. Dans le goulag roumain à 16 ans* d'Oana Orlea, édité en 1992, de *Roumains déracinés. La vie quotidienne dans la Roumanie de Nicolae Ceaușescu* de Paul Miclau¹⁷⁵, en 1995, sur la déportation de populations du Banat et de l'Olténie vers le Baragan, entre 1951 et 1956, des *Années de plomb* de Lélia Trocan¹⁷⁶, sur les mêmes événements, en 2007 et, en 2009, de *Terre des affranchis* de Liliana Lazar¹⁷⁷ qui évoque l'atmosphère de répression en Roumanie quand Nicolae Ceaușescu était au pouvoir. C'est aussi entre 2003 et 2007 qu'on été publiés en France les *Écrits Inédits* de Lubomir Guentchev¹⁷⁸, un poète bulgare dissident, interdit d'expression et de publication dans son pays, qui s'était réfugié dans la création en langue française entre 1947 et 1980 et dont les manuscrits ont été retrouvés en 1999.

La Guerre froide a marqué les pays d'Europe centrale et orientale entre 1947 et 1989. Tout autant que d'autres langues d'accueil comme l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, la langue française est aussi devenue alors une langue de résistance, de remémoration, de protestation et de témoignage sur les épreuves qui ont été subies par les peuples en cette partie de l'Europe. Á maints égards, ce phénomène prolonge au XX^e siècle ce qu'il en avait été auparavant, au XVIII^e et au XIX^e siècles, au temps de l'empire ottoman et des grands empires centraux européens.

VI. LA TRANSITION POST-TOTALITAIRE

Une autre rupture se produit en 1989 avec l'effondrement des systèmes totalitaires. L'Europe cesse d'être divisée en deux blocs antagonistes. L'Union Européenne s'élargit avec l'entrée de la Slovénie en 2004, de la Bulgarie et de la

¹⁷³ Lena Constante (1909 - 2005).

¹⁷⁴ Madeleine Cancicov (1904 - 1985).

¹⁷⁵ Paul Miclău (1931 – 2011).

¹⁷⁶ Lélia Trocan, née en 1948.

¹⁷⁷ Liliana Lazar, née en 1972.

¹⁷⁸ Lubomir Guentchev (1907 – 1981).

Roumanie en 2007. L'Albanie, la Croatie, la République de Macédoine, la Serbie, la Turquie cherchent aussi à y entrer. Cette phase de transition est lente, cependant. Concurrencé par l'anglais et l'allemand, et, dans une moindre mesure, par l'italien, le grec, le russe, l'influence de la langue française se réduit, sauf en certains milieux intellectuels, surtout roumains et bulgares, mais aussi albanais, serbes, kossovars et grecs.

Le souvenir du totalitarisme continue de hanter à des titres divers les romans publiés par Julia Kristeva¹⁷⁹, née bulgare, venue en France en 1964 et devenue française en 1967, de Rouja Lazarova¹⁸⁰, une Bulgare venue en France en 1991, et les récits de Tontcho Karaboukov, bulgare également, exilé dès 1950 et naturalisé français en 1994. Il en est de même chez Mira Meksi¹⁸¹, une Albanaise, qui décrit l'absurdité d'une dictature totalitaire repliée sur elle-même, chez Ljubica Milicević¹⁸², née yougoslave et émigrée au Québec en 1974, qui préfère évoquer ce qui a été l'une des conséquences du totalitarisme, à savoir les guerres qui ont déchiré la Yougoslavie entre 1991 et 2001, de même que chez Alina Apostolska¹⁸³, née aussi yougoslave, émigrée en France en 1966, puis établie aussi au Québec depuis 1998. Un autre intellectuel, un Serbe, Komnen Bećirović, en a aussi témoigné avec beaucoup de vigueur au Kosovo. Un Roumain, établi en Suisse en 1970 et naturalisé helvétique en 1981, Horia Liman¹⁸⁴, s'est attaché depuis 1990 à reconstituer l'histoire récente de la Roumanie avant, pendant et après la seconde guerre mondiale. Un autre auteur, Georges Astalos, revenu en Roumanie en 1995, s'est aussi intéressé au roman d'une manière très personnelle. Des Grecs continuent de manifester leur attachement à la langue française comme Vassilis Alexakis¹⁸⁵, dont les trois premiers romans ont été écrits en français et, surtout, un auteur très particulier, d'une double expression anglaise et française, revenu en Grèce en 1965, le prince Michel de Grèce¹⁸⁶, et qui, tous, ont continué à se partager entre leur langue maternelle et le français

Au théâtre, depuis 1990, une sorte de tradition roumaine particulière commence à apparaître. Eugène Ionesco s'était fait connaître en France, comme

¹⁷⁹ Julia Kristeva, née en 1941.

¹⁸⁰ Rouja Lazarova, née en 1968.

¹⁸¹ Mira Meksi, née en 1960.

¹⁸² Ljubica Milicević, née en 1949.

¹⁸³ Alina Apostolska, née en 1961.

¹⁸⁴ Horia Liman, né Lehman (1912 - 2002).

¹⁸⁵ Vassilis Alexakis, né en 1943.

¹⁸⁶ Michel de Grèce, prince de Grèce et de Danemark, né en 1939.

auteur dramatique, en contribuant à la création d'un théâtre d'avant-garde, le « nouveau théâtre » ou le « théâtre de l'absurde » avec *La Cantatrice chauve* en 1950. Il sera reconnu en France où il est élu en 1970 à l'Académie française. Il restera interdit en Roumanie jusqu'en 1989. Depuis 1995, un autre dramaturge roumain, dissident, réfugié en France en 1987, Matei Visniec¹⁸⁷, a composé en français plus d'une vingtaine de pièces dont une, intitulée *Le dernier Godot*, parue en 1996, indique clairement la filiation avec le « nouveau théâtre » des années 1950 et avec *En attendant Godot* de Samuel Becket, une œuvre conçue en 1948. La dernière pièce d'Eugène Ionesco, *L'Homme aux valises*, date de 1975. Entre-temps, à partir de 1972, en France, Georges Astalos, déjà connu comme auteur contestataire en Roumanie, décide de ne plus écrire qu'en français et conçoit au fil des ans une œuvre dramatique importante qui essaie d'explorer d'autres voies de recherche et qui s'inspire des idées d'un autre théoricien d'avant-garde, mais des années 1960 et à l'Est, le metteur en scène polonais Jerzy Grotowski¹⁸⁸. Tout son théâtre a été publié en français, à Bucarest, en Roumanie, en 2004.

En poésie, on assiste à la naissance d'une écriture poétique due à des auteurs, des traducteurs et des poètes parfaitement bilingues. Cette évolution a été amorcée en Roumanie, avant 1989, par Angela Ghelber-Crotariu¹⁸⁹, une poétesse établie en Suisse en 1974, et par Maria Maïlat¹⁹⁰, une romancière dissidente, connue en langue roumaine, qui s'exila à Paris en 1986, qui devint française, puis poète en langue française par choix. Une autre poétesse, Marlena Braester¹⁹¹, installée en Israël depuis 1980, est devenue en ce pays la présidente de l'Union des Écrivains Israéliens de Langue Française. Dans les années 1990, le relais a été pris par une génération plus subversive, marquée par Rodica Draghinescu¹⁹², une aventurière de la langue, par Letitia Ilea¹⁹³, une auteure qui s'est d'abord traduite elle-même avant de s'exprimer directement en français, par Linda Maria Baros¹⁹⁴, une poétesse, traductrice et essayiste et, plus récemment, par Luminița Urs¹⁹⁵, installée en France depuis 1995. D'autres sont restées plus discrètes comme

¹⁸⁷ Matei Visniec ou Vișniec, né en 1956.

¹⁸⁸ Jerzy Grotowski (1933 - 1999).

¹⁸⁹ Angela Ghelber-Crotariu, née en 1926.

¹⁹⁰ Maria Maïlat, née en 1953.

¹⁹¹ Marlena Braester, née en 1953.

¹⁹² Rodica Draghinescu, née en 1962.

¹⁹³ Letitia Ilea, née en 1967.

¹⁹⁴ Linda Maria Baros, née en 1981.

¹⁹⁵ Luminița Urs, née en 1969.

Corina Mersch-Ciocârlie¹⁹⁶, installée au Luxembourg, ou n'ont pu être publiées de leur vivant, comme Lia Savu¹⁹⁷, dont les poésies en français n'ont été publiées qu'en 1995, après sa mort. Une Albanaise, Bessa Myftiu¹⁹⁸, émigrée en Suisse depuis 1992, leur fait écho. En contrepoint, deux poètes roumains, Paul Miclău et Constantin Frosin¹⁹⁹, deux universitaires, ont suivi des itinéraires très personnels en demeurant en Roumanie. Tous deux ont publié des centaines de poèmes en français, conçus dans le silence et demeurés en partie dans des tiroirs avant 1989, le premier dès 1991 et le second à partir de 1992. Il en est de même d'un autre poète et écrivain grec francophone, Dimitri Analis²⁰⁰, et d'un autre auteur grec, Basile Panurgias²⁰¹, qui se partage entre la Grèce, les États-Unis et la France. Depuis 1990, que ce soit dans le roman, au théâtre, dans la poésie, une certaine effervescence littéraire s'est produite en Europe du Sud-est. Cette période de transition post-totalitaire est aussi une époque d'hésitation. On sent qu'on arrive au terme d'une évolution. En dépit de ses feux les plus récents, le rayonnement de la langue française risque en effet de pâtir en cette région de la concurrence croissante d'autres langues européennes de grande diffusion.

CONCLUSION

Depuis la fin du Moyen-âge, la pénétration de la langue française dans les pays du sud-est de l'Europe a connu une longue histoire. D'une période à une autre, la place qui lui a été dévolue en ces régions a aussi beaucoup évolué. Quand le roi François I^{er} impose en France, en 1539, par ordonnance, l'emploi du français dans l'administration de son royaume, le français était déjà une langue d'usage à l'intérieur de l'empire ottoman, en Europe centrale, au Moyen-Orient et tout autour du bassin méditerranéen. Cette situation se prolongera jusqu'à la fin du XVII^e siècle. À partir du XVIII^e siècle, l'ouverture croissante de l'empire ottoman sur l'Europe occidentale aura pour conséquence de faire de la langue française une des principales langues, peut-être la seconde, de l'administration ottomane à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. À partir du XVIII^e

¹⁹⁶ Corina Mersch-Ciocârlie, née en 1963.

¹⁹⁷ Lia Savu (1932 - 1995).

¹⁹⁸ Bessa Myftiu, née en 1961.

¹⁹⁹ Constantin Frosin (né en 1952).

²⁰⁰ Dimitri Analis, né en 1938.

²⁰¹ Basile Panurgias, né en 1967.

siècle aussi, à mesure que les frontières de l'empire ottoman reculent en Europe, le relais est pris à l'intérieur de l'empire austro-hongrois où le français devient une langue de partage, dès 1685 avec l'émigration protestante puis par sa reconnaissance, en 1714, comme unique langue diplomatique de l'Europe et, enfin, par les progrès de la « gallomanie » dans les milieux aristocratiques. Un autre prolongement en est l'immigration vers le Banat, en 1715 et en 1764, de paysans alsaciens et lorrains, alors sujets de l'empereur d'Autriche. Au XIX^e siècle, dans les pays balkaniques qui se détachent progressivement de l'empire ottoman, le français devient plutôt une langue d'élection, de diffusion des idées et de discussion. Au XX^e siècle, entre les deux guerres mondiales, pour beaucoup d'intellectuels, le français commence à devenir une langue de synchronisation et d'influences mutuelles, et aussi d'engagements militants. Avec la Guerre froide, entre 1947 et 1989, en Roumanie surtout mais aussi ailleurs, en Suisse, en Belgique, au Luxembourg, au Canada, le français devient encore plus une langue de résistance, d'exilés, de protestataires et de dissidents. Depuis 1990, en des temps de transition vers des avenir incertains, le français paraît redevenir une langue d'incertitudes et d'interrogations sur un plan esthétique et littéraire, à travers la multiplication des recherches romanesques, théâtrales et poétiques. Il resterait à établir l'inventaire de cette immense littérature qui a été écrite en français, sur une si longue période, en tous ces pays. Il n'en existe qu'une seule recension systématique, très partielle, pour la seule Bulgarie, la base de données *Libul. Bibliographie des publications bulgares en français (1842-1995)*²⁰² diffusée sur internet. Tout ou presque reste à faire pour mieux connaître et faire reconnaître cette présence et cette influence de la langue française, depuis près de six siècles, dans le sud-est de l'Europe.

²⁰² Atanassov, Stoyan, Vuillemin Alain, et alii : *Libul. Bibliographie des publications bulgares en français*, Sofia, Institut Français de Sofia, 2003, sur cédérom et sur le site : « <http://www.clueb.eu/libul/> ».